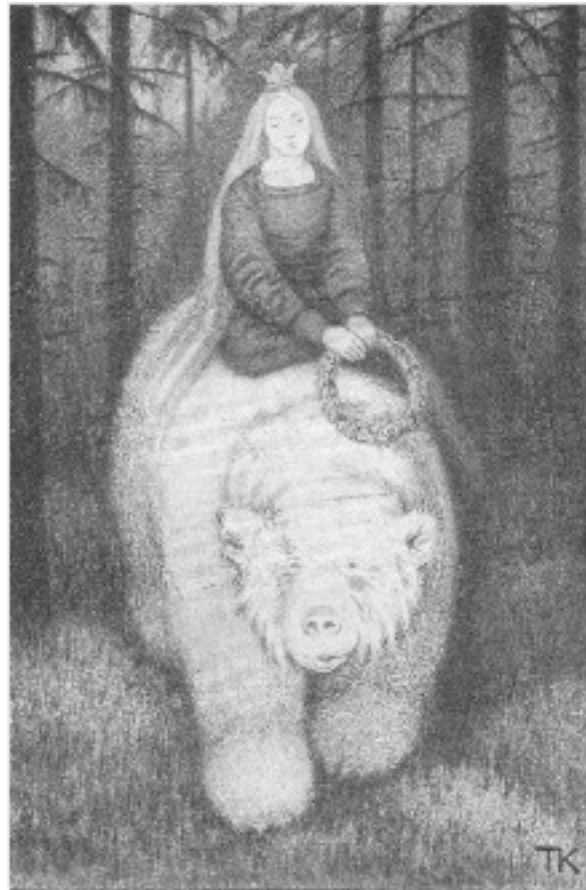


Camille Contrais & Friends

Soleil sur les ours blancs !

**Cadavre exquis et solos poétiques pour
instruments divers**



**Huit à dix poèmes du Groupe Surréaliste du
Radeau & AssociéEs**

Les Presses du Radeau

25 juillet 2025

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : illustration de Theodor Kittelsen pour le conte *Ours-Roi Valemon* dans la collecte d'Asbjornen & Moe

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Avant-propos :

Après les cadavres exquis à quatre mains avec MG dans *Jardin surréaliste, villes Dada* (les Presses du Radeau, 2025), l'entité Camille Contrais, de l'énigmatique pseudonyme collectif du Groupe Surréaliste du Radeau, s'est à nouveau compromise, à travers l'une de ses mains individuelles, dans ce célèbre jeu poétique, cette fois-ci à huit mains.

Comme pour la collaboration de Contrais et de MG, l'authenticité de cette collaboration se verra prouvée par la présence d'un scan du manuscrit du cadavre exquis inculpé, montrant bien des écritures différentes. Même si cela signifie ouvrir, par comparaison et en l'absence de MG, la voie à une graphologie de Camille Contrais, première étape vers une cartographie des songes qui s'était vue coupée à mi-envol de dragon sulfureux dans le *Second guide de voyage hantanien* (les Presses du Radeau, 2024). Les Presses en prennent donc le risque.

À l'unique cadavre exquis avec Jay Eztak, Jean-Phi et Just Human, se sont ajoutés, comme dans *Jardin surréaliste, villes Dada*, des solos poétiques de Camille Contrais. Ces solos, fait rare, se limitent pas à l'écriture

automatique stricto sensu et laissent la place à des formes d'écritures un peu plus travaillées, notamment, mais pas seulement, les récits de rêves. C'est pourquoi ces solos sont dits *pour instruments divers*.

Quelques précisions sur ces poèmes :

Les récits de rêves laissent transparaître, comme il se doit, l'individualité, mais l'anonymat du collectif est mieux préservé que dans des poème automatiques de Contrais dont la signature individuelle était la fois explicite et indirecte, passée par d'autres récits oniriques comme dans *Est-on sérieux quand on fait dix-sept rêves ?* (les Presses du Radeau, 2025).

Dans ces poème en général vous verrez revenir en une grande réunion de famille certains des personnages récurrents de Contrais : Méduse Méduse, Salomé Mattoti, Asvœdidal, le Congoin... Mais les Presses vous lâchent les basques avec les références à leur biblio-discographie et vous laissent y fouiller vous-même si le cœur vous en dit.

Un dernier motif récurrent à signaler : le décompte fluctuant des poèmes (un poème en deux laisses compte-t'il pour un ou pour deux ?). D'où la mention en couverture de *huit à dix poèmes*.

Ces présentations faites, les Presses du Radeau vous souhaitent une bonne lecture.

Face A

cadavre exquis

par

Jay Eztak

Jean-Phi

Just Human

Camille Contrais

D'un infini souffle, la pulse vibre et échos qui résonnent encore de l'intérieur du système qu'il désirait corrompre. Mais son intérêt pour la grandiloquence du rhinocéros étoilé d'arc-en-ciel qui a brisé le vase de ma grand-mère, étriquée dans son téléviseur mais flamboyante de sens désossés en octets dans ma panse qui me lance une balle que je ne sais pas rattraper et laisse du chien qui dort dans l'aorte verte de la terre sous les coussins du ciel envoûté, prospérant un flux discontinu exacerbé d'un nuage élégant

D'un infini souffle, la
Pulse vibre et échos
qui résonnent encore
de l'intérieur du système
qu'il désirait corrompre.
Mais son intérêt pour la
grandiloquence du rhinocéros
étoile d'or - en ciel spin brisé le rose de
ma grand-mère, éfrignée dans
son téléviseur mais flamboyante
de sens désossés en octets
dans ma pause qui
me lance une balle que
je ne sais rattraper et
caisse du clin, qui dort dans
l'arête verte de la terre sous les ongles
du ciel enroulé, prospérant un flux
discontinu exacerbé d'un nuage
élegant

Face B

solos poétiques pour instruments divers

par Camille Contrais

Danse de la St-Germain sur le Mont Noir

Le lutin d'Argenteuil, le lutin d'argent, le lutin d'argile, verte le lundi de Pentecôte et grise le jour du couronnement du Roi Arthur dans le garage des orties mexicaines, le lutin couronné lui-même de la crête du coq du fumier belge qui fait fuir le nuiton des Ardennes, cousin iguanodon de notre héros, le lutin héroïque et non le nuiton sa dent de lait s'est enroulé autour de la queue de l'iguane qui lui s'est réduit comme un dé pour rentrer dans le chas de l'aiguille de Dieu sous l'œil du chameau broutant l'herbe rouge à Éphèse d'Amérique raspoutinienne. Le missel de ma grand-mère l'ortie est impuissant sauf dans la prière six-cent-onze, celle gravée sur une coquille d'escargot orangée entre deux feuilles de choux pour cunéiformes grecs, et cette prière peut conjurer même les légions des démons des manches à balais qui dansent chaque mercredi sur toutes les cheminées de Londres et dans les catacombes d'Argenteuil sous la présidence de notre lutin au sceptre d'or vert ou d'os verrier. Hourra pour le nuiton des Ardennes ! qui lui n'a

jamais nui qu'au fromage sur les pièges à souris, et donc au grain de mes frères les vents dans leurs greniers de peau de souris.

Une découverte exceptionnelle

La découverte faite ce mardi 11 décembre par l'illustre anthropologue Bertrand Bertrand fera date comme le plus grand événement scientifique depuis la vague des OVNI belges. Cheminant au moyen de ses bottes de pluie jaunes par les flaques laissées par l'averse de la nuit précédente dans les bois marécageux de la réserve ornithologique du Blankaart, près de Dixmude, M. Bertrand ne s'attendait pas à découvrir, en s'arrêtant pour ajuster sa lorgnette et refaire son lacet sur le Pont des Arts local, une espèce endémique d'hominidé qu'on croyait éteinte depuis deux millions d'années, en même temps que le renne de Mons et le caribou de Liège. L'homo bertrandensis, du nom de son découvreur, a le crâne ovale comme l'œuf de bois sculpté à l'image du ciel par les aborigènes du Tanganyika et son plumage vert éblouissant en fait l'égal des plus belles espèces ailées de la réserve, voire même des moustiques et des tiques des fraisiers. L'homo bertrandensis semble vivre en hiérogamie, tel le chaman avec son double et le mortel avec la fée, en compagnie du pygargue à tête blanche qu'aperçut cette même année dans son appareil photo d'argent (et non argentique) la belle Isabelle Labelle,

cousine non moins illustre de Bertrand Bertrand et son épouse platonique sous le même parapluie vert.

L'Académie Royale de Belgique a décoré de la plus haute récompense M. Bertrand, et le Roi s'est chargé lui-même de lui jeter rituellement le jaune d'œuf à la figure.

Un pont individuel à travers deux rêves

I

Dans le domaine du centre aéré où je passe une partie de mes vacances d'été, à la lisière du bois, une grande structure a été dressée, une plate-forme tout en bois se renfermant en cercle autour de vagues bâtiments que je n'arrive plus bien à me figurer. Je suis sur la plate-forme avec d'autres enfants. Un hiatus dans la plate-forme, à cette grande hauteur, ne peut se franchir que par une passerelle très étroite, d'une seule planche, sans rambarde. La peur me tétanise à l'idée de franchir la passerelle, mais un homme adulte étrange, le crâne rasé, très agité, ressemblant aux marginaux que nous croisons en ville avec ma mère, m'incite à la franchir, en me promettant, avec ses grands gestes et sa voix agitée, me promettant solennellement si je

le fais de m'emmener aux manèges. À dix ans je n'ai pas intériorisé dans mes rêves la méfiance que les adultes inculquent aux enfants vis-à-vis d'autres adultes qu'ils ne connaissent pas : à d'autres adultes encore qui lisent ce récit le loisir, si ça les amuse, de chercher un symbolisme freudien fumeux derrière cette passerelle à franchir. Dans mon rêve d'enfance, cet homme m'est très sympathique et j'ai très envie d'aller aux manèges. Mais le rêve s'achève, par le réveil ou plus probablement une digression, sans que j'ai vaincu ma peur.

II

Avec une grande assemblée d'adultes et d'enfants, dont ma famille et moi-même, nous devons sortir d'un labyrinthe insolite. Dans un immense hangar, suspendues au-dessus d'une sorte de brume dangereuse, des passerelles métalliques dessinent un labyrinthe mouvant, au sein duquel elle se disjoignent sans cesse pour s'emboîter à d'autres. Et c'est dans ces conditions que nous devons trouver la sortie, pour le plus grand bénéfice de mon adrénaline. Un moment, je m'engage seul sur une des passerelles mouvantes, mais celle-ci tout en bougeant latéralement descend vers la brume dangereuse, et je me dépêche de faire demi-tour. Je me réveille, ou bien le rêve digresse, sans que nous ayons trouvé la sortie.

Poétique du chicon

Pour préparer le chicon au gratin de zèbre, rien de plus simple : suivez la recette de Ludivine Divine, inscrite au toit d'ardoise, à la craie de pâquerettes, du grenier montois où elle abrite le Paradis pour la nuit froide de Noël.

Découpez les chicons en fines lanières au moyen d'un silex de l'homo bertrandensis, utilisé pour découper le rhinocéros laineux de Bruxelles sous les glaces dans les forêts acheuléennes de Dixmude. Plongez les lanières dans la marmite de la terre dont le couvercle doit impérativement être la jungle de Bornéo et non l'air d'avril. Salez avec l'eau du Pacifique au pied des monts blancs et fleuris de Bora-Bora, épicez au moyen du miel roux trait au flanc du ciel printanier et de trois gnous de marbre qui rampent comme poux sur la couverture de la forêt amazonienne, dans laquelle elle s'enroule tout un hiver d'un Moyen Âge entier pour échapper à l'effet de serre.

Cuisez tout un été, lequel doit lui durer toute une préhistoire, la canicule étant maigre ces années-là, sauf pour les navets et tout ce qui pousse sous la terre, ce qui pousse par-dessus appartenant déjà à Jupiter par convoi de train de nuit au jour de la Paix d'Utrecht.

Une fois prêt, jetez le plat dans la fosse de l'Enfer pour les lions qui ont déjà dévoré l'ange Gabriel et le prophète Daniel après leur partie d'échec pour leur bourse de sang. Ceux-ci en compensation vous nourriront de leur salive sur vos lèvres d'abeille.

Deux rêves pop d'un autre individu, lui aussi recherché par la police comme il sied à Camille Contrais

I

La grande Lisa Gerrard a rejoint une collaboration internationale des plus improbables : je crois que sur les deux groupes avec lesquels elle collabore l'un est une des plus célèbres formations françaises de folk rock, du genre de Tri Yann, Dann ar Braz ou Malicorne (nous sommes au début de 2016, Gabriel Yacoub est encore vivant). De ce concert dans une grande salles avec places assises, je retiens l'instrument fantastique inventé par le groupe. Il occupe presque tout l'espace de la scène, reléguant les musiciens sur ses plus extrêmes bord tout autour, l'illustre

chanteuse de Dead Can Dance obligée elle-même de se tenir sur le rebord, devant le public, sur un tabouret.

L'instrument gigantesque peut jouer une infinité de sons et semble plutôt un assemblage hybride, mais je ne perçois de sa structure qu'une forêt de mâts et de vergues reliées par des cordes.

II

Au cours d'une de leurs aventures, Astérix et Obélix se rendent dans la demeure d'un illustre guerrier germain, au cœur de la forêt. Ce féroce guerrier à la moustache aussi rousse que sa chevelure, dessiné dans un trait réaliste car inspiré d'une encyclopédie illustrée d'Histoire, habite dans une haute cabane sur pilotis au milieu des bois. Le toit de cette demeure se ramifie de toute sa surface en une frondaison d'énormes branches d'arbres, nues et tortueuses, laissant une impression de hantise et de désolation.

Un rêve individuel de solitude collective

Une famille typique de film américain s'est écrasé dans sa fusée sur une lointaine planète. Les voici naufragés sur une immense prairie étendue à l'infini sous un ciel gris et plombé. Ils ont trouvé refuge sur un immense terrain vague enclos d'un muret mais envahi d'herbes folles, et au milieu se dresse une minuscule mesure de parpaings, ressemblant davantage à une remise qu'à une maison, bien qu'elle abrite de misérables couchettes de planches.

Le couple des parents a couché les enfants, en plein jour,, dans la mesure, et tient conciliabule à l'écart. Ce rêve ne marche pas comme un film de série B : il faut se faire à l'idée que les naufragés sont condamnés à rester prisonnier de cette planète, sans espoir de retour. Le sentiment de désespoir en étreint même le rêveur.

Argentan sous l'arc-en-ciel

Le dinosaure de verre est mort avant l'oiseau du Paradis tropical à l'est du corps de la Déesse Afrique et au Nord de son âme papillonne aux ailes de flammes vertes de dés de charbon blanc et de serpents dansant comme les vents d'octobre. Mais la Déesse sautant à pieds joints sur l'échiquier de la marelle continentale a dispersé les milles papillons de son âme par le Paradis de verre vert, le brisant en mille épines de soleil et le dinosaure de verre bleu, le corridor d'ennui de l'Arche où ne grimpèrent que les éléphants d'Inde et du Bhoutan, et encore seulement hauts comme le ciel des tiroirs, en mille éclats de lune comme autant de copeaux de chêne. Ainsi le dinosaure repose-t'il au cimetière d'Argentan aux côtés du lutin d'Argail, sous la présidence d'Asvœdidal le Bien-Nommé aux trois têtes d'écureuils verts ou rouges selon l'inclinaison du vent sur l'autel de Joseph le Charpentier, le sceptre blanc d'Écureuil-sur-Mer célébré dans ses tours de verre sans air par les Livres de la Mer Morte, le sceptre frigide qu'on prend à tort pour un héros tricéphale par la faute de la diffamation de Méduse Méduse et de Salomé Mattoti dans les journaux des orchidées et des coquillages sous les sabots griffus comme marabouts du Congoin en visite à Lille la

préhistorique, et qui n'est qu'en fait, ce sinistre Asvœdidal à outre de chien et à cornemuse d'été aux pieds de loutres-serpents, que le maire des morts, élu au printemps à partir de mille morceaux de bois mort et coquillages rouges dans l'outre verte de son pénis châtré par les coqs.